

Numéro 3

revue semestrielle

1er semestre 2009

# Résolang

Littérature, linguistique & didactique

ISSN 1112-8550



La revue *Résolang* entend promouvoir, en littérature, linguistique et didactique françaises et francophones, une recherche fondée sur le dialogue entre les disciplines et le réseau des chercheurs et équipes de recherche qui s’y consacrent, au sein des universités algériennes et avec leurs partenaires internationaux.

Attachée à refléter une recherche vivante et actuelle, elle s’ouvre aussi bien aux études des jeunes chercheurs et doctorants qu’à des programmes thématiques sollicitant des spécialistes d’origine géographique et de champs disciplinaires les plus divers.

Résolang ne publie que des articles inédits. Les contributions présentées dans chaque numéro sont soumises à l’aval du conseil scientifique et d’un comité de lecture international anonyme.

### **Comité d’édition**

Présidente: Rahmouna Mehadji Zarior, *Université d’Oran*

Fewzia Sari Mostefa Kara, *Université d’Oran*

Anne-Marie Mortier, *Université Lyon 2*

### **Conseil scientifique**

Président: Bruno Gelas, *Université Lyon 2*

Boumediène Benmousset, *Université de Tlemcen*

Jacqueline Billiez, *Université Grenoble 3*

Hadj Miliani, *Université de Mostaganem*

Fewzia Sari Kara Mostefa, *Université d’Oran*

Djamel Zenati, *Université Montpellier 3*

### **Secrétariat de rédaction**

resolang@gmail.com

Université d’Oran – Faculté des lettres, des langues et des arts

B.P. 1524, El M’naouer, Oran 31000

### **Directeur de la publication**

Monsieur le Recteur de l’Université d’Oran

Les conditions de soumission des articles, les recommandations aux auteurs, la charte typographique *Résolang* et les mentions légales sont consultables sur les sites :

[www.univ-oran.dz](http://www.univ-oran.dz) – rubrique « revues »

[sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php](http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php)



## Manifestations de la violence dans *Le Ravisseur* de Leila Marouane

Leïla Marouane a l'art de mettre à jour les mécanismes du système social, d'explicitier les structures contraignantes de la société, pour ensuite les baffouer et les tourner en dérision.

Publié en 1998 chez Julliard, *Le Ravisseur* est placé sous le signe de la rupture. Il arrive au moment où la littérature algérienne semble s'essouffler dans une répétition des mêmes thèmes. Comme de nombreux romans de cette époque, celui-ci dénonce une violence constante. Mais il le fait de telle sorte que cette violence ouvre le récit à l'enrichissement. La romancière s'attache en effet à la dédramatiser : elle relate des événements tragiques sur un ton insignifiant qui ne correspond pas à la gravité de la situation décrite.

Le tragique y est bien présent, suscitant la pitié et la frayeur, et désignant un malheur irréparable : il est associé à l'irruption brutale de la violence au sein de la vie quotidienne, et à l'atmosphère catastrophique et angoissante qu'elle instaure. Cependant, à côté du discours tragique, nous trouvons un discours humoristique qui en est le pendant indispensable : il rassure autant que la disparition des événements tragiques soulage. Donc tragique et humour se complète l'un l'autre dans *Le Ravisseur*.

Nous nous proposons d'étudier ici les manifestations de la violence dans le récit de Leïla Marouane : comment elle l'écrit et la décrit.



Étymologiquement, le mot « violence » vient du latin *vis*, qui signifie « la force ». Les dictionnaires la définissent, en terme d'état, comme une force intense et destructrice. Comme acte, elle se caractérise également par l'abus de force pour contraindre quelqu'un contre sa volonté : en droit pénal, elle recouvre les actes par lesquels s'expriment l'agressivité et la brutalité de l'homme dirigés contre ses semblables et leur causant des lésions ou des traumatismes plus ou moins graves.

Parmi les définitions proposées dans la littérature, signalons celle d'Yves Michaud, qui présente les diverses situations dans lesquelles la violence peut s'exercer et les différentes atteintes qui en résultent

« Il y a violence quand, dans une situation d'interaction, un ou plusieurs acteurs agissent de manière directe ou indirecte, massée ou distribuée, à des degrés variables, soit dans leur intégrité physique, soit dans leur intégrité morale, soit dans leurs possessions » (Michaud 1978, p.20).

Cette définition présente l'intérêt de prendre compte trois formes de violences : physique, symbolique et morale.

Le récit de Leïla Marouane est profondément traversé par la violence. Nous pouvons en déceler particulièrement deux types : la violence de la famille et

la violence du groupe social. Pour les analyser, nous nous appuyerons sur les travaux de Martine Timsit-Berthier et Meyer Timsit (1993), qui établissent les catégories suivantes :

- Crime non utilitaire<sup>1</sup>/victime proche : c'est le crime légitimé par la vengeance, l'humiliation. Le sujet a l'impression d'être menacé : c'est souvent la violence de famille.
- Crime non utilitaire/victime étrangère : c'est le crime légitimé. C'est le cas de la torture.
- Crime utilitaires/victime proche ou étrangère : c'est le cas du terrorisme.

Ces deux dernières catégories représentent la violence du groupe social.

## La violence de la famille

Étant le noyau de la société, la famille est la première victime de la violence lorsqu'elle devient le lieu de la perversion des valeurs. Leila Marouane en fait l'élément fondamental de son récit. Elle présente une famille qui connaît une sérieuse désagrégation où se conjuguent violence, soumission et espoir au quotidien.

L'auteur décrit une période précise de la vie de la famille Zeitoun : la répudiation de la mère (Nayla), son remariage avec Allouchi (un voisin intellectuel) et leur retentissement sur tous les membres de la famille. Nous assistons à l'effondrement et à la dislocation de la cellule familiale, qui est à l'image de la société à laquelle elle appartient.

Cette violence englobe la violence symbolique, la violence conjugale et la violence envers les enfants.

La violence symbolique et la violence conjugale s'expriment par une situation de domination légitime du père sur son épouse et ses enfants. Seul le père a le droit à la parole. Il ordonne, interdit, décrète ; l'épouse et les enfants sont réduits au silence, leurs rôles se limitent à l'exécution des ordres. Dévoré par l'orgueil et la haine, Aziz détient ainsi le monopole de la force et de la puissance, alors que Nayla est prisonnière de sa soumission. Les citations suivantes illustrent bien ce comportement violent du père, et la faiblesse de Nayla qui, subissant toutes les situations, devient complice d'un époux autoritaire :

-« Quand il eut fini de rugir, de fracasser la vaisselle, de mettre en pièces les meubles, de boire des litres de vin, de menacer ma mère de répudiation [...] » (p.32).

« La petite dernière, pas encore accoutumée aux déflagrations de voix de notre géniteur, aux poissons qui voltigeaient dans la maison, aux inondations de vin [...] » (p.48).

-« Elle n'allait jamais chez le coiffeur [...]. Quant au hammam et aux mariages, il les avait proscrits... » (p.35).

« Ma mère comprit très vite qu'elle n'échapperait pas à la décision de mon père de la remarier et s'y résigna allant jusqu'à émettre le vœu d'être représentée par lui lors de la cérémonie » (p.15).

Répudiée par trois fois, Nayla ne peut même pas reprendre en main sa situation et retrouver sa liberté : elle se soumet à la décision de son époux et accepte de contracter un deuxième mariage.

1. Selon Karli les agressions utilitaires visent à s'approprier un objet convoité, à satisfaire un désir. Alors que les agressions non utilitaires visent à mettre terme à une émotion douloureuse en agissant sur la situation intolérable qui l'engendre (Karli 1987).

À travers cette situation tragique sont contestés d'une part, la situation de la femme qui, une fois répudiée, demeure incapable de gérer sa vie dans une société traditionnelle, et d'autre part l'usage abusif de la loi religieuse qui octroie à l'homme le droit de répudier sa femme et la possibilité de la reprendre.

De là, l'auteur opère une transgression des normes et bouleverse la situation. Une fois mariée, Nayla convole en justes noces avec Allouchi. L'épouse abandonne ses attributs traditionnels, et dans le quartier on parle de la femme qui a osé répudier son mari : un acte qui déshonore et humilie l'homme orgueilleux, et qui bouleverse la vie de toute une famille. Car, une fois sa dignité en loques, souffrant des affres du déshonneur, Aziz Zeitoun s'enferme dans sa chambre et abandonne toutes ses responsabilités de père de famille. Cette dernière sombre alors. Les filles abandonnent les études et deviennent la risée du quartier, les disparitions se multiplient : d'abord Omar, son fils, puis sa bru Khadidja :

«Omar a disparu.

Qu'il disparaisse ! Puisque c'est devenu une habitude dans cette famille» (p.86).

Apparaît à ce moment un autre type de violence. Elle se porte sur les enfants et revêt deux formes : la négligence physique et les mauvais traitements affectifs. La première comprend les actes d'omission de la part des parents, qui ne satisfont plus aux besoins de base des enfants et ne leur assurent plus les soins appropriés. La deuxième s'exprime par le défaut de tout réconfort psychologique nécessaire.

Nombreuses sont les situations qui traduisent ce genre de violence dans *Le Ravisseur*. Noria présente des problèmes de prononciation et risque de perdre la parole, mais son père reste indifférent et ne lui procure aucun soin nécessaire. Il rejette ses enfants, et les critique sévèrement en les qualifiant de «tarées» et de «vaut rien», ne subvenant plus à leurs besoins en fait de nourriture, de santé et de sécurité. Et au lieu d'apporter un soutien psychologique à Samira après qu'elle a été violée par un groupe terroriste, il l'insulte et la bat jusqu'à la mort : «Il la préfère morte plutôt que souillée».

L'auteur insiste sur la présence de la violence dans la famille Zeitoun, et en fait une composante fondamentale de son roman, y compris lorsque, après une absence mystérieuse, Aziz réapparaît dans un état affligeant. Devenu faible physiquement, torturé, il ne change nullement de comportement et demeure violent et autoritaire. Cependant, à la différence de ses sœurs qui avaient pitié de leur père, Samira, dépourvue de sensibilité, reste impassible et le soupçonne d'être un individu venu d'un autre monde.

La violence est donc prégnante dans l'univers quotidien du *Ravisseur*, dont le discours est teinté de pessimisme et d'une sorte de mal existentiel.

La violence familiale, qui s'exprime essentiellement en termes de conflits entre les personnages, rejoint la violence physique et la violence verbale.

### 1. La violence physique

La violence physique est assimilée à une manifestation qui tend à établir un lien entre deux personnages pour annuler le plus faible. Elle suppose donc la présence d'un agressé et d'un agresseur. L'acte violent survient quand le personnage est en état de mal être, de tension psychique insupportable,

d'énervement, de colère et de fureur. Pour faire baisser cette tension, il va recourir aux insultes, aux coups, aux reproches incessants.

L'auteur principal de la violence dans *Le Ravisseur* n'est autre que le père. Les agressés sont des personnages féminins sans défense (la mère et ses filles), et les causes principales de ses agressions physiques sont la désobéissance de la mère et les dépenses exagérées de Samira. C'est le cas, par exemple, lorsqu'Aziz découvre l'absence de son épouse, partie seule à la clinique maternelle :

« Il jeta le verre qui alla s'écraser sur le sol et se lança hors de la cuisine cavalant comme un forcené [...] quand il eut brisé tout ce qui lui tombait sous la main [...], quand il eut déchiré les robes de ma mère... » (p.47).

« ...de fracasser la vaisselle, de mettre en pièces les meubles... » (p.32).

« La maison était devenue un champ de bataille » (p.49).

« Des débris de verre, du linge déchiré, des meubles renversés. [...] la dévastation de notre intérieur » (p.49).

Mais il est aussi le tortionnaire physique et psychique de Samira. L'agression devient alors corporelle, provoquée par un désir de vengeance et de haine visant carrément à la suppression de la fille. C'est qu'il l'a toujours considérée comme « dangereuse » et « belliqueuse », l'accusant d'être à l'origine à la fois de la disparition de son épouse et de sa ruine. D'où son désir de se débarrasser de cette fille nuisible.

Deux périodes marquent son acharnement sur elle. La première correspond au moment où elle a été violée par des terroristes, la seconde à celui où elle cède l'entreprise de son père aux employés. La narratrice s'attarde alors sur l'agression physique qu'elle subit et insiste sur l'impétuosité de son géniteur qui veut sans doute sa mort :

« Il se rua sur moi. Puis il me saisit par les cheveux. Puis il les tira de toutes ses forces. D'abord vers le haut, puis vers le bas jusqu'à ce que mes genoux plient » (p.111).

« Tandis qu'il se débarrassait méticuleusement de la touffe de cheveux restée dans ses doigts, poussant des ah ! Et des oh ! de jouissance. Je rampais sous la table, me frayant une issue de secours entre les chaises. Mais il me rattrapa, s'empara de nouveau de ma chevelure, se mit à me traîner dans toute la maison » (p.112).

« De nouveau agrippé à mes cheveux de toutes ses forces, mon père jubilait en me baladant à travers sa maison. Et tandis que mon corps, ma tête, toute ma carcasse cognaient les murs. Tandis que le sang dégoulinait le long de mon visage, souillait le sol. » (p.11).

« Tout à coup, il lâcha prise. Je perdis l'équilibre et tombai. Mon visage heurta le carrelage froid [...] mes incisives se brisèrent comme du verre... » (p.112).

L'évocation des dents brisées peut se lire de manière symbolique puisque « les incisives sont figuratives de renommée et de célébrité<sup>1</sup> ». Perdre ses dents devient une marque de faiblesse, une perte de toutes ses capacités et un asservissement. Et, de fait, la narratrice (Samira) sombre dans un délire et une folie progressifs.

Ces scènes virulentes qui s'étalent sur trois pages provoquent l'indignation du lecteur. La narratrice en évoque les conséquences sur son apparence physique à travers l'infirmière, qui sera la première à en faire le bilan :

« Elle a été scalpée au sens littéral du terme ! ... ah mon Dieu ! Quelle horreur ! ... Comment peut-on de la sorte aller vers les agressions ? Les provoquer ? [...] pour un gigot ? ... »

1. Dictionnaire des symboles 2004, entrée « Dents » p.348-349.

La peau du corps arrachée, l'hymen déchiqueté... » (p.118).

Puis, à propos du visage :

« Mon nez était retroussé ; mes yeux bridés, mes sourcils et les commissures de ma bouche relevés. Ainsi, j'avais l'air médusé » (p.124).

Cette agression physique a laissé des séquelles sur les sœurs de la narratrice, notamment Noria :

« Depuis quelque temps, elle éprouve un sacré plaisir à se faire peur. Elle a des cauchemars. Elle ne nous laisse plus dormir avec ses cris » (p.119).

Mais la violence du père ne se limite pas seulement à une violence physique : elle se manifeste également par les injures et les railleries.

## 2. La violence verbale

La grossièreté et le manque de finesse, l'élévation du ton, les cris et le ralentissement de la prononciation, sont les signes par lesquels l'auteur exprime la violence verbale.

Dès l'ouverture du récit, Aziz Zeitoun présente ses filles de manière à les dévaloriser, traitant Samira de « mère infanticide », « d'enfant matricide » de « fugueuse », de « menteuse » et de « simulatrice » (p.113), ou de « menteuse qui dort n'importe où, avec n'importe qui » (p.175).

Chaque fois que la famille traverse une période difficile, il tient à rappeler et à peindre les défauts de ses enfants, recourant pour cela à un vocabulaire qui laisse à entendre sa haine et son mépris. Ainsi à la page 18 :

« [Amina et Yasmina] traînent au collège, une dépense inutile pour l'État et moi-même... d'ailleurs je me demande pourquoi on les met pas dehors. Couturières, elles finiront. Au mieux ! »

« [Noria] elle marche en dormant ou dort en marchant, peu importe, en tout cas, elle ne fonctionne pas comme il faut »

« [Fouzia] il suffit qu'elle ouvre la bouche pour qu'une catastrophe nous tombe sur la tête »

« Six filles qui ne seront jamais de vraies femmes, des tarées, quoi ! »

Même le fils, Omar, n'échappe pas à ses invectives : « le garçon l'aîné ne vaut pas un clou » et il le traite de « crétin » (p.73). Il tente de le rabaisser lorsque ce dernier émet un avis sur l'application de la loi religieuse pour reprendre une épouse répudiée (« tu n'es tout de même pas l'imam El Ghazali », p.53), et il s'appuie sur la déformation du langage pour l'imiter et le ridiculiser au même temps : « à vingt ans, Omar, mon fils unique, est déjà père de famille. Pour la sunna d'Allah et de son Prophète, da dada, da dada » (p.19).

La violence du père ne se réduit d'ailleurs pas à son entourage familial. Dans ses dialogues avec l'imam, il passe subitement, dans des moments de colère, du vouvoiement au tutoiement, et il n'hésite pas à le menacer après le départ de sa femme avec Allouchi, son nouveau mari :

« Tu vas voir à quoi je vais réduire la tienne de condition, l'imam ! Tu vas voir où te mèneront tes décisions ! Tu vas couler dans un caniveau, l'imam ! Je vais t'y noyer ! Tu peux me croire et ce n'est pas Allouchi, ce scribouillard de mes deux, qui t'en sortira » (p.94).

De même, c'est sur un ton élevé et d'un air menaçant qu'il interroge la veuve qui a chaperonné Nayla : « si tu ne parles pas, je te ferai connaître l'enfer avant l'heure » (p.89).

Outre le style familier et la déformation du langage, d'autres procédés sont utilisés pour évoquer la violence verbale. L'auteur associe les excès de colère du père à des verbes puisés au registre propre aux animaux, comme «beugler», «barrir», «rugir» «soufflant comme un buffle», «mugir».

## Violence du groupe social

### 1. Le terrorisme

Les années 90 ont vu la prolifération de livres témoignant de la situation en Algérie. Cela a mené Christiane Achour à parler d'une tension entre la création «qui demande distance et médiation esthétique» et l'urgence «qui tire vers l'immédiateté du témoignage et les degrés zéro ou tragique de l'écriture» (Chaulet Achour 1998, p.50).

Contrairement à ces écrivains qui, durant la décennie noire, font appel à une écriture qui se rapproche plus du témoignage – une «écriture témoignage» dira Farida Boualit (1999, p.38) –, Leila Marouane exprime la violence du monde réel sans pour autant la transposer ou la calquer. Elle recourt à de nombreux procédés pour dire l'indicible et mettre en scène une réalité complexe. Elle s'appuie sur la stylisation extrême de l'actualité sanglante, et on style original, singulier, diffère du discours de témoignage des écrivains qui «luttent afin de sortir de la spirale infernale du mal et du cauchemar qui étouffent leurs esprits» (Grenaud 2001, p.198).

Elle s'attache, en particulier, à dédramatiser les événements. Cette dédramatisation fait partie de son esthétique :

«Raconter l'horreur dans son intégralité, c'est illisible. Pour moi, il est important de dédramatiser et de créer un contrepoids esthétique à la violence. C'est un travail à faire, un exercice de style»<sup>1</sup>

Ainsi évite-t-elle de nommer les événements et les choses par leurs noms. Elle opte pour le non-dit et l'allusion, évoquant par des images poétiques les événements tragiques qui ont secoué l'Algérie :

«Quelle est de nos jour la famille intacte? Ailleurs les tremblements de terre n'ont plus de cesse. Et tous les volcans sont en éruption. Leur lave enlève des villages entiers. [...] On dit que maman et Allouchi habitent dans le désert là où il n'y a ni séismes ni volcans» (p.123).

À aucun moment l'auteur ne cite les mots *terroristes* ou *terrorisme*. Elle leur préfère des termes plus forts en représentation comme «des êtres surgis du tréfonds de la terre», «des intra terrestres», «ravisseur», «homme sans visage» ou «homme/femme» pour réduire, railler et marquer la lâcheté de ces personnes.

Le récit glisse ainsi de la réalité concrète vers l'image poétique, sans qu'elle ne soit embellie. Il puise par exemple dans une terminologie propre au tremblement de terre – «tremblements», «secousses», «séismes» – pour évoquer l'état du pays et insister sur la violence qui couve sous la surface sous forme de «séisme et irruption volcanique» :

«Aujourd'hui la terre vibrait, tremblait, s'écartelait et engloutissait des humains sous le regard approbateur d'hommes sans visages déclamant des textes d'eux seuls connus» (p.15).

1. Entretien inédit avec Leila Marouane, réalisé par Brigit Mertz-Baugartner le 15 janvier 2000 (Mertz-Baugartner 2001, p.186).



«La rumeur qui enflait, gonflait. Qui bientôt se déverserait devant nos portes nous annonçant des séismes et les réveils des volcans» (p.43).

«La terre en en vibrait, ses entrailles s'en échauffaient. Son bouillonnement n'épargnait même plus les sourds. Bref une histoire d'énergie géométrique guère faste» (p.141).

Cette image et celle des séismes dévastateurs qui embrasent le pays tout entier signalent le commencement de la peur et de la frayeur :

«Lorsque les volcans rugissaient, rougissaient, vomissaient, répandant leurs laves, ensevelissaient ceux qui vivaient alentour, happant leur vie sans aucune autre forme de remords» (p.132).

L'auteur use de ces descriptions contournées pour exprimer la conscience des habitants du quartier qui constatent la montée de l'intégrisme, mais aussi les dispositions prises pour parer à ces événements :

«De nos jours blinder des issues exigeait une fortune. Mais il fallait absolument ces onéreuses installations. Il était maintenant indispensable de se doter de systèmes antisismiques» (p.141).

La narration du viol de Samira ne vient qu'après sa défiguration par son père. Son état psychique était donc atteint, et le viol ne surgit qu'en bribes de mémoire. Aussi n'a-t-il pas un grand effet sur le lecteur, mais il vise surtout à dénoncer les pratiques de ces individus à travers la vision d'une de leurs victimes. Pour en rendre compte, l'auteur utilise ce que Claude Duchet nomme «le topos de la lumière»<sup>1</sup> : un procédé qui assure une rhétorique du dévoilement pour faire passer de l'inconnu au connu.

Par le biais du souvenir, la narratrice relate d'abord son enlèvement à la sortie de l'hôpital, puis évoque son cauchemar, qui nous dévoile la scène du viol collectif. Les passages relatifs au viol proprement dit ne sont que quelques souvenirs fragmentaires qui ont ressurgi de sa mémoire.

L'auteur confronte deux discours : «un point de vue contre un point de vue» (Arnaud 1986, p.161). Elle relève la motivation des terroristes qui justifient leurs actes par le recours au sacré, puis la réaction des personnages qui malgré la peur continuent à vivre ordinairement.

«Hommes sans visages déclamant des textes d'eux seuls connus» (p.15).

«Réflexion faite, je ne me voilerai pas» (p.132).

«Faites-vous belles, les filles. Sortez, bravez les séismes et les volcans. La vie est trop courte» (p.162).

En opposant ces discours, l'auteur brave ces «criminels qui veulent mettre le pays en coupe réglée au nom d'un Islam dénaturé par le vol, le viol et la violence» (Grenaud 2001, p.198).

Et la violence ne va cesser de croître, puisqu'elle conduit à une réaction identique et justifiée de la part des représentants de la loi, dépassés par la tyrannie de ces intra-terrestres.

## 2. La torture

La société algérienne des années 90 est profondément touchée par le phénomène de la violence. L'auteur rend compte de ce monde absurde où tout dégénère, un univers qui va à sa déliquescence. Elle a «l'ambition de peindre une fresque de l'Algérie» (Arnaud 1986, p.161).

1. Cité par Goldenstein 1999, p.85.

Elle s'appuie sur la déformation et la défiguration pour marquer la nouvelle forme de la violence. Une violence physique et morale exercée par les autorités elles-mêmes, et justifiée par la situation en Algérie durant cette période noire. Cette violence est exercée sur des individus accusés de complicité, de soutien et d'appartenance à des groupes terroristes.

Le dictionnaire Larousse 2007 donne la définition suivante de la torture : « supplice physique ou moral que l'on fait subir à quelqu'un pour l'obliger à dire ce qu'il refuse de révéler ».

Pour aborder ce thème, l'auteur multiplie les descriptions physiques et insiste sur l'esprit mutilé du père. Néanmoins, à aucun moment, elle n'utilise le mot « torture » ou « prison ».

En suivant la trame du récit, nous comprenons cependant que le père a disparu et a été emprisonné et torturé, car il était accusé d'utiliser ses bateaux pour cacher des armes :

« moi, mes bons amis, je ne suis qu'un armateur le plus célèbre du port [...] pas autre chose, en tout cas pas un armurier. D'ailleurs, je n'aime pas ça, alors prétendre que mes bateaux sont des caches... » (p. 121).

Aziz réapparaîtra plus tard, rentrant à la maison unijambiste, émasculé et fou :

« Aziz n'avait effectivement pas les formes hippopotamesques de notre père, ni ses joues adipeuses et flasques [...] la jambe en bois [...] les balafres sur les joues, les traces de brûlure sur le dos des mains et des bras [...] » (p. 152).

Cette perte de virilité et son affaiblissement physique sous entendent une violence physique exercée sur le père durant son absence. D'ailleurs, un peu plus loin, seront dévoilées d'autres traces de torture :

« À mots couverts et indiquant l'endroit de son sexe, parlant de castration » (p. 155).

« Le reste de son corps était labouré de cicatrices. Et puis ce gros moignon à la naissance de la cuisse [...] cette abominable amputation » (p. 164).

Puis la description s'accroît : le père « a complètement perdu la raison » (p. 166) et « continuait de boiter, de maigrir » (p. 177). Ces précisions suggèrent les atrocités qu'il a subies. D'ailleurs, vers la fin du roman, il mourra d'une maladie due aux séquelles de la torture.



*Le Ravisseur* reprend une histoire répandue dans la société arabe : celle de la répudiation de la mère. Néanmoins, cette histoire prend une dimension tragique et renverse toutes les normes éthiques, sociales et logiques. La mère répudiée par trois fois et remariée à un voisin « convole en nocces » tandis que le père « gisait sur le canapé ». Ce divorce entraîne la déchéance familiale. La violence constante plonge la famille dans l'absurde et l'angoisse. L'auteur se sert de ce drame vécu par une famille pour contester l'autorité paternelle.

Car c'est bien la figure paternelle qui se situe au cœur du roman : le père définit les règles de la société masculine et oppressive. Dans cet univers ne s'établissent que des rapports de force, et les relations sont toutes fondées sur la brutalité et la répression. L'autorité paternelle se décline sur le mode de la violence physique et verbale à l'encontre de l'épouse et des enfants, et sa domination ne rencontre aucun obstacle. La parole répressive du patriarche voue celui-ci à remplir le rôle de représentant de l'insensible. Toute affectivité

disparaît du comportement du père. Il remplit son rôle de géniteur qui bannit toute affection à l'égard de sa progéniture.

L'auteur décrit le tragique d'une famille déchirée et désunie ; une structure familiale qui reproduit à l'échelle réduite, le modèle de la société, et constitue une mise en abyme de la dynamique et des conflits engagés à un niveau plus élevé.

## BIBLIOGRAPHIE

ARNAUD, Jacqueline. 1986. *La littérature Maghrébine de langue française*. Publisud. (Coll. Espaces méditerranéens). 2 vol.

BOUALIT, Farida. 1999. «La littérature des années 1990: témoigner d'une tragédie». Dans BOUALIT Farida, BONN Charles (dir.). *Paysages des années 1990. Témoigner d'une tragédie ?*. Paris: L'Harmattan. (Coll. Études littéraires maghrébines n° 14). Pages 25-40.

CHAULET ACHOUR, Christiane. 1998. *Noûn. Algériennes dans l'écriture*. Biarritz: Atlantica. 248 p.

GOLDENSTEIN, Jean-Pierre. 1999. *Lire le roman*. Bruxelles: De Boeck et Larcier.

GRENAUD, Pierre. 2001. *Algérie brillante d'hier. Amère Algérie d'aujourd'hui*. Paris: L'Harmattan.

KARLI, Pierre. 1987. *L'Homme agressif*. Paris: Odile Jacob.

MERTZ-BAUTMGARNER, Birgit. 2001. «La violence et son contrepois esthétique dans *Ravisneur* de Leila Marouane». Dans Beate BURTSCHER-BECHTER et Birgit MERTZ-BAUMGARTNER (dir.). *Subversion du réel: stratégies esthétiques dans la littérature algérienne contemporaine*. Paris: L'Harmattan. (Coll. Études littéraires maghrébines n° 16). Pages 184-196.

MICHAUD, Yves. 1978. *Violences et politique*. Paris: Gallimard. (Coll. Les Essais).  
*Dictionnaire des symboles*. 2004. Paris: Robert Laffont/Jupiter. Coll. Bouquins.

TIMSIT-BERTHIER Martine, TIMSIT Meyer. 1993. «Approches compréhensive du meurtre et des meurtriers dans une perspective psychologique». Dans *Análise psicológica*. Janvier-mars 1993, vol. XI-1. Lisbonne: Instituto Superior de Psicologia Aplicada. Pages 99-115.

## RÉSUMÉ

Dans le roman de Leila Marouane, les préoccupations sociales nous apparaissent comme une des traditions stylisées de l'écriture. En tant que reflet de la réalité sociale, le système romanesque est un instrument créé pour expliquer le réel et le maîtriser.

Leila Marouane ne s'attache pas uniquement à peindre une violence physique apparente et flagrante. Elle dévoile dans son récit une multiplicité de violences qui se rejoignent et mènent à la perte de l'homme. Dans sa narration, elle opte pour un style imprécis, incertain et vague. Ce choix exprime son désir de dédramatiser les situations et de dire l'indicible sans pour autant affecter le lecteur. La répression et la menace sont constamment présentes dans *Le Ravisneur*, et mènent au délire et à la folie. Toutefois, l'auteur refuse de nommer les événements et les choses par leurs noms.

## MOTS CLÉS

Violence physique – Violence verbale – violence de la famille – violence du groupe social – despotisme paternel – négligence physique – mauvais traitements affectifs – décennie noire – dédramatisation



## **Résolang**

Revue publiée par les Revues de l'Université d'Oran

### **Numéros parus**

N° 1 - 1er semestre 2008

N° 2 - 2e semestre 2008

N° 3 - 1er semestre 2009

### **À paraître**

N° 4 - 2e semestre 2009

N° 5 - 1er semestre 2010

Sommaires et appels à contributions disponibles sur :  
[sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php](http://sites.univ-lyon2.fr/resolang/index.php)

Imprimé sur les Presses AGP  
315, coopérative Nor, Bir el Djir. Oran, Algérie

Octobre 2009

IMPRIMÉ EN ALGÉRIE (*printed in Algeria*)

ISSN 1112-8550

**VARIA**

**Nassima ABADLIA**

Horizons d'attente du lecteur dans l'œuvre :  
lecture du *Serment des barbares* de Boualem Sansal

**Fattah ADRAR**

L'autobiographie dans *Vaste est la prison* d'Assia Djebar :  
Fragments de "striptease" intellectuel insérés dans un non-roman

**Mohammed Zakaria ALI-BENCHERIF**

La communication télégraphique entre les jeunes algériens bilingues :  
Métissage, cryptage et créativité

**Farida BOUALIT**

Sens et non-sens de « l'être maghrébin » :  
positions anthropologiques du discours littéraire maghrébin

**Bruno GELAS**

Là où la fiction défaille...

**Fatima GRINE MEDJAD**

Manifestations de la violence dans *Le Ravisseur* de Leila Marouane

**Nabila HAMIDOU**

L'altérité comme valeur sûre de l'enrichissement individuel

**Saliha IGGUI**

Contribution à l'étude du lexique kabyle des plantes

**Fatima Zohra LALAOUI-CHIALI**

La mise en abyme comme technique et figure de la narration à travers  
l'analyse du discours relaté dans *Nedjma* de Kateb Yacine

**Belkacem MEBARKI**

Le texte algérien : permanences et mutations d'une écriture

**Rahmouna MEHADJI**

Dialectique de la ruse féminine à travers les contes populaires  
algériens

**Khédidja MOKADDEM**

À propos du "chantier" de la réforme du système éducatif algérien

**Fewzia SARI MOSTEFA KARA**

Le texte dibien et ses miroirs

**Nadia SOULIMANE**

Malika Mokeddem : une écriture en quête de l'ailleurs absolu

ISSN 1112-8550